

gabrielle
wittkop

cales



les rajahs
blancs

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verticales

Le nécrophile, *Régine Deforges, 1972, 1990; Verticales, 2001*

La mort de C., *Christian Bourgois éditeur, 1975; Verticales, 2001*

Sérénissime assassinat, *Verticales, 2001; « Points » Seuil, 2002*

Le sommeil de la raison, *Verticales, 2003*

La marchande d'enfants, *Verticales, 2003*

Chaque jour est un arbre qui tombe, *Verticales, 2006; « Folio », 2007*

Chez d'autres éditeurs

E.T.A. Hoffmann, *Rowohlt Verlag, 1966*

Paris. Histoire illustrée (avec *Justus Franz Wittkop*), *Éditions Atlantis, 1978*

Unsere Kleidung. Histoire des modes européennes, *Insel Verlag, 1985*

Hemlock, *Presses de la Renaissance, 1988*

Les départs exemplaires, *Éditions de Paris, 1995*

Almanach perpétuel des Harpies, *Éditions de l'Éther Vague / Patrice Thierry, 1995*

Nouveaux Mémoires de l'abbé de Choisy, *Yvon Lambert, 2002*

les rajahs blancs

gabrielle wittkop

les rajahs blancs

roman

verticales | phase deux

Ce livre a déjà fait l'objet d'une parution
aux Presses de la Renaissance en 1986.

© Éditions Gallimard, mai 2009.

I

La maison de Bath

La Bianchi s'avança sur le devant de la scène et, jetant vers les cintres le vitriol de son *ut* majeur, annonça qu'elle voulait mourir. La chaleur pesait sur la salle, coupée par les lames d'air froid qui faisaient trembler les lustres. Très loin, très haut, les allégories répandaient leur nudité crémeuse parmi les verdure et les ors du plafond. Dans l'ombre transparente des loges, les diamants lançaient de temps à autre leur clignement bref sur la pâleur d'épaules qui bougeaient à peine, tandis que des mains de cheveau blanc torturaient les petits éventails ronds dont c'était alors la mode. *Moriiiiiiiiire*, assurait la Bianchi avec flamme.

Si Mr. Thomas Brooke avait finalement succombé au sommeil, du moins dormait-il comme il sied à un gentleman, c'est-à-dire sans que cela se voie. C'est en cet étrange état cataleptique qu'il apparut dans les lorgnettes de la vicomtesse Winsley – dite La Chronique –, une personne qui avait le don de percevoir toute chose à travers les enveloppes, à travers les vêtements, à travers les fronts, à travers les murs, avant de distiller, enrichir et

répandre le fruit de ses observations. On la soupçonnait d'écrire des Mémoires scabreux car, ayant jadis vécu dans l'entourage de George IV alors qu'il était régent, elle en avait gardé le ton libertin. Impulsive, elle lâchait des remarques qui stupéfaient une société dont les clergymen aristocratiques déterminaient alors le style. Si l'on prétendait souffrir *La Chronique* seulement parce qu'elle était cousine de la duchesse de Kent, on appréciait en vérité sa présence comme des plus divertissantes ; aussi mettait-on beaucoup d'attention à l'écouter et de soin à ne pas sourire.

Les chanteurs jetaient des ombres immenses, vacillantes dans la lueur des flambeaux, sur des portants où l'Égypte était peinte, avec des terrasses et des colonnes grecques. Cependant, les lorgnettes de *La Chronique* poursuivaient leur ronde d'inspection.

– Mr. Thomas Brooke a beaucoup vieilli depuis quelque temps...

– Les soucis, répondit laconiquement Miss Gertrude Jacob, en cherchant des pastilles dans un réticule auquel la perversité de l'imagination avait donné la forme d'une lyre.

Miss Jacob, personne moustachue et taciturne, était une vieille amie des Brooke.

– Mais le fils, lui, est encore plus beau qu'avant... Avant la blessure, n'est-ce pas, enchaîna *La Chronique*. Il paraît que la balle aurait touché le nerf sacré. Le nerf sacré ! Vous me suivez, colonel ?

– Pauvre James Brooke, bêla d’un air cafard le colonel Swettenham qui jamais jusqu’alors n’avait entendu parler du nerf sacré. Il s’est battu comme un lion... Blessé au poumon par cette balle birmane... Malice des indigènes... Malgré un congé de quatre ans et demi, voilà sa santé bien compromise.

– Le poumon... si l’on peut dire...

– Il peut se rétablir, hasarda Miss Jacob.

– Rétablir?... Et le nerf sacré?... Il paraît que Mrs. Brooke aurait placé la balle sous un globe dans son salon. Vous avez certainement dû la voir, Miss Jacob?

– Je n’y ai pas prêté attention.

– Vraiment?

Si le colonel Swettenham ignorait la fonction du nerf sacré, par contre il connaissait fort bien les événements survenus en Assam au début de 1825. Il rappela en petites phrases clairement embrouillées ce que ces dames savaient déjà mais qu’il se plaisait beaucoup à raconter. Il résuma comment, la Birmanie ayant occupé l’Assam, l’East India Company s’était trouvée dans une situation défensive lui semblant justifier une action militaire, comment Mr. James Brooke, lieutenant dans les forces d’infanterie qu’elle entretenait, avait saisi l’occasion d’entrer dans la cavalerie, proposé de lever une troupe de volontaires et s’était vu confier un corps d’éclaireurs indigènes, ce qui – oh certainement! – était bien le pire désastre pouvant arriver à un jeune officier. Ici le colonel s’essuya le front – la bataille était chaude – et, ses joues tournant à

l'aubergine, il entreprit de représenter la façon dont au premier signal d'attaque, les cavaliers avaient chargé comme un seul homme et, vroutt, avaient disparu à tout jamais derrière une colline avec leurs chevaux et une instruction militaire fraîchement acquise.

– Mais, fit Miss Jacob, ils durent pourtant bien revenir sous l'une ou l'autre forme, puisque James les commandait encore près de Rungpore...

– C'est exact. Il y a conduit la charge à la tête de sa troupe. Deux jours plus tard, nouvelle rencontre. C'est alors qu'il a été touché d'une balle de mousquet et transporté à Calcutta où il est demeuré plusieurs mois. Voilà l'histoire.

– Hum... Scabreuse affaire, fit La Chronique. Scabreuse...

Là-dessus Miss Jacob se plongea en rougissant dans l'inventaire de son réticule et le colonel fixa son attention sur le ténor qui proclamait son prochain départ et sur la Bianchi qui se tordait les bras en accusant la Destinée :

Mi lagnerò tacendo della mia sorte amara...

– Je n'aime plus du tout le jeu de la Bianchi, elle tombe dans l'exagération, fit Mrs. Brooke en se tournant vers son mari.

– Vous avez parfaitement raison, ma chère, son jeu est des plus outrés, répondit Mr. Brooke sous une quadruple

épaisseur de sommeil, sa femme et lui étant depuis trente-cinq ans en principe d'accord sur toute chose.

Debout derrière le fauteuil de sa mère, James caressait machinalement l'écharpe qu'elle avait rejetée sur le dossier. Il regrettait d'être venu. Heureusement du moins, toutes les séparations n'étaient pas aussi tumultueuses que voulait le faire croire la Bianchi. À travers l'ombre dorée de la salle, le regard de James Brooke avait touché celui de Beryl Yates. Depuis trois semaines, la rupture de leurs fiançailles occupait une ville qui se composait presque uniquement de gratin. James se sentait mal à l'aise. Si la rupture avec cette amie de sa sœur Margaret avait mis fin à une situation fausse révoltant sa conscience, la légèreté apportée à blesser Beryl le tourmentait de remords. Jamais, jamais il n'aurait dû accepter de glisser dans le malentendu qui, quelques mois plus tôt, avait débuté dans la serre des Kegan. C'était pendant un bal ; James se voyait lui-même quittant sa propre personne comme on dépose un habit, s'entendait citer Byron, s'observait saisissant la main de Beryl, caressant ses cheveux d'un blond un peu terne, et c'était tout, et vraiment il n'y avait pas autre chose lorsque Mrs. Kegan et sa sœur avaient soudain surgi dans le cadre de la baie vitrée, avaient ri, avaient embrassé James, embrassé Beryl, les avaient félicités, entraînés vers le salon, d'un faux air de mystère. Et c'est ainsi qu'un piège se ferme et c'est ainsi que nul aveu ne s'échappe plus facilement que celui d'un amour non ressenti. James avait la haine du mensonge, mais il avait

aussi deux âmes. Ne pouvant guère reculer, pensait-il, il avait tenté de fuir vers l'avant, avait lutté contre lui-même, s'était appliqué à aimer Beryl Yates pour laquelle il avait de l'amitié, sinon même une sorte d'affection, mais qui pas une seconde n'avait su toucher ses sens. Puis un jour, sous l'empire de sa détresse, il lui avait adressé une lettre qui, très directe bien que taisant un secret essentiel, lui avait mis du sable sous les dents tandis qu'il l'écrivait. Beryl avait renvoyé la bague sans commentaire. Beaucoup d'hommes eussent été heureux d'épouser Miss Yates, bien que sa fortune fût inférieure à son rang. D'une intelligence très vive, elle jouissait d'une éducation dépassant beaucoup celle des filles de son temps. Elle avait le cœur tendre et l'âme forte. Elle n'était pas naïve, savait regarder de loin, parfois même de haut. Beryl n'était pas laide et peut-être même, un peu moins mal fagotée, eût-elle pu passer pour jolie. Il y avait aussi ses yeux : ils étaient d'une couleur rare, évoquant le lierre, mais alors un lierre très jeune, brillant sous la pluie.

Le regard de ces yeux jeta un pont d'étoiles, une voie lactée, une flèche d'émeraude à travers la salle, toucha le regard de James sans oser s'y attarder. James salua, s'inclinant vers la loge des dames Yates. Mrs. Yates, une veuve qui ne souriait jamais, pressa la main de sa fille. Ne pouvant comprendre cette rupture, elle regardait maintenant James comme on scrute un rébus ; or, l'image qu'il offrait restait impénétrable, semblait se résumer à une simple apparence, se suffire à elle-même. C'était celle d'un jeune

homme dont les cheveux bouclaient en copeaux d'acajou sur un front vaste et têtue. Il y avait dans les yeux bleus une attention sévère et passionnée comme celle qu'on trouve chez certaines bêtes nobles, un feu que démentaient l'aménité d'une bouche faite pour sourire et le trait surprenant d'un menton fendu. James Brooke était grand et, ce soir-là, dans l'ombre de la loge, sa haute cravate blanche le faisait paraître plus grand encore, le haussait et isolait son visage sur un fond d'ombre veloutée. Pauvre Beryl, se dit Mrs. Yates. Pauvre enfant. Mais elle est si jeune, cela passera... Cela passe toujours. Beryl essayait de fixer son attention sur la musique mais sans y parvenir.

Comme c'est facile de souffrir, pensait-elle, comme c'est facile...

Non dimenticami, non dimenticami mai, sanglotait la Bianchi en triturant son immense poitrine.

James n'écoutait pas. Il s'était senti rougir et cela l'agaçait. Il rougissait facilement, ayant la peau fine. Il se sentait humilié de sa propre dureté envers une personne à l'estime de laquelle il tenait. Par surcroît, il venait d'apercevoir La Chronique et n'ignorait rien de ce qu'elle propageait sur son compte. Cela aussi était très humiliant. Pourtant mieux valait laisser dire. Oui, tout valait mieux.

– Et voilà pourquoi les fiançailles ont été rompues, conclut La Chronique avec un hochement qui ébranla l'échafaudage de roses pompon couronnant un visage flétri, pas plus gros que le poing.

– Les fiançailles ont été rompues d'un commun accord

par les deux familles, répliqua sèchement Miss Gertrude Jacob.

— Parfaitement, enchaîna le colonel. Et je sais de bonne source qu'elles le furent parce que Mr. Brooke ne possède malheureusement pas sur les choses de la religion les vues qui seraient conformes à ses besoins.

La Chronique fit entendre un petit gloussement et le colonel Swettenham, qui s'ennuyait, rassembla ses gants, son ventre et prit congé tandis que, l'opéra touchant à sa fin, la Bianchi s'effondrait sur la scène. Là-dessus, les cuivres posèrent un accord effrayant et Mr. Thomas Brooke s'éveilla aussi discrètement qu'il s'était endormi.

Dehors, la place du Théâtre sentait la rivière, la poussière d'écurie, la pierre. On avançait les équipages dans un grand tumulte de roues, de sonnailles, de fouets. Des grooms noirs couraient entre les calèches et quand ils passaient dans les ombres d'encre qu'épargnait l'éclat des lanternes, on ne voyait plus d'eux que le ruban du cylindre et l'éclair des dents. Les petites marchandes de violettes prenaient d'assaut le perron, s'égaillaient sous les colonnades, tendaient des bouquets ronds vite fanés. Les valets de pied aboyaient des noms et, gigantesque dans la lumière jaune, le tricorne des cochers en perruque écumait d'autruche blanche et scintillait de galons d'or.

Au fond de son cabriolet, Miss Gertrude Jacob s'enveloppa plus étroitement dans sa rotonde de taffetas soutaché. Elle pensait à James Brooke, se souvenait de cet enfant couleur de cire, gracieux, léger, qui arrivait de

Bénarès avec une sorte de moiteur, de nonchaloir. Déjà nul ne pouvait résister à son charme, se dit-elle. Oui, le charme de sa mère... Et encore aujourd'hui... Mais quel homme étrange. Il semble pouvoir faire, apprendre ou devenir tout ce qu'il veut.

Malgré son luxe, Bath avait déjà quitté le zénith de sa splendeur, et des canassons de louage crottaient sous les arbres du Circus dont la courbe répétait l'orbe des sextants anglais que balançaient les sept mers. Il y avait dans cette ville la grandeur qu'on trouve aux cénotaphes, et les hauts fonctionnaires retraités, se fossilisant parmi les architectures de John Wood, s'indignaient à la vue des agioteurs coloniaux et des planteurs américains venus prendre les eaux. On promenait des carlins sous les quinconces, on tuait le temps en d'interminables parties de *cribbage*, on commentait les derniers sermons et les imminentes réformes électorales. La gentry avait perdu l'habitude des duels mais prenait racine sur les champs de courses. Son revenu avait doublé entre 1815 et 1826. À part quelques exceptions comme celle des Brooke, elle ne lisait guère.

Les Brooke habitaient le numéro 1 Widcombe Crescent, au sud-ouest de la ville : hautes fenêtres à petites vitres entre les colonnes d'une façade classique, l'attique caché derrière de faux balustres et les communs dans un sous-sol gardé de grilles noires que vernissaient les pluies. Il régnait à l'intérieur une fragrance de gingembre, de

girofle et de bois précieux, sauf dans le salon du fond qui était une vraie tabagie et dont les stores tout boucanés descendaient comme des paupières sur le regard d'un jardin. Dans le dédale des corridors, dans les escaliers laqués de blanc, les servantes indiennes passaient en portant des plateaux et toute la maison, qu'emplissaient les criaileries des perroquets et les querelles des *avadavat*, surprenait par des objets étranges et par son atmosphère « de nuit d'Arabie », disait le jeune Kegan. Seule la bibliothèque était bien britannique, avec ses immenses rayonnages sombres et les ronds de lumière que tranchaient des abat-jour verts sur les tables tendues de maroquin.

Courtois, disert, Mr. Thomas Brooke était de belle prestance et avait su orner d'élégantes lectures un esprit sans elles dépourvu d'éclat. Dès sa jeunesse, il était entré dans le service civil de l'East India Company alors à son déclin mais qui avait encore l'échine assez solide pour tenir en échec les gros marchands d'épices néerlandais et les négociants chinois dont les jonques chargées de perles et de bêtes-de-mer sillonnaient les eaux asiatiques. La Company possédait quelques hommes remarquables mais nourrissait aussi un immense cheptel de fonctionnaires consciencieux et médiocres, formant une couche spécifique, un État dans l'État, presque une race. Nul grand talent n'était requis, il ne fallait que résister au climat et, considérant les épitaphes du cimetière britannique de Calcutta, il semble que c'était le point crucial. Si les employés de l'East India Company ne vivaient guère

au-delà de quarante ans, du moins vivaient-ils dans l'opulence, leur principal souci étant la rareté des femmes blanches. Or, Mr. Thomas Brooke, président de la Cour suprême de Bénarès, avait justement perdu la sienne lorsqu'un de ses confrères, Mr. James Stuart, dont les parents venaient de mourir, invita sa sœur à vivre auprès de lui.

Apparenté du côté paternel à la Maison de Warwick, Mr. Brooke descendait par sa mère de sir Thomas Vyner qui, lord Mayor en 1654, avait fait banqueter Cromwell dans les salles du Guildhall. Miss Anna Maria Stuart appartenait à une branche latérale de la maison d'Écosse. Elle avait des gestes vifs, un profil d'oiseau et s'habillait divinement. On peut supposer que Mr. Brooke l'épousa sans répugnance et, n'ayant pas eu d'enfants du premier lit, il s'empessa d'en procréer six dont les trois premiers moururent jeunes. James vint au monde le 29 avril 1803, un an après Emma, sa sœur préférée, et quelques années avant Margaret, la benjamine. Ils habitaient une vaste demeure à Socrore, sur les hauteurs de Bénarès. Jamais James n'oublierait leur vie monotone, le grincement de l'immémorial *punka*¹, le jardin que la mousson noyait d'un océan d'ocre et que l'hiver fardait en des couleurs de pêche, le cri des paons et, très haut, les vautours planant dans le ciel. Le monde des Brooke était alors hors du

1. Grand éventail qui, actionné par une corde, sert à rafraîchir les pièces. Actuellement remplacé par une climatisation incertaine. (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

monde. Un dieu biblique des plus abstraits, un monarque presque aussi lointain n'intervenaient qu'aux franges extrêmes d'une vie entièrement dominée par la formidable, par l'omniprésente East India Company.

Tous les almanachs s'accordaient sur ce point : les tropiques pâlissaient le teint et dès qu'un enfant n'était pas couleur de roast-beef, il était menacé de consommation. Aussi, quand ils avaient six ans, envoyait-on les marmots dans des internats britanniques où l'exercice des sports fortifiait l'organisme et où l'usage de la fessée développait l'imagination.

Mrs. Brooke remettant toujours à plus tard le départ de James, il ne fut envoyé en Angleterre qu'à l'âge de douze ans. Ses parents avaient choisi pour lui la Norwich Grammar School, à Bath où habitait un ami de la famille, Mr. Charles Kegan, qui servirait de mentor à l'enfant. Il était entendu que James passerait ses vacances entre la demeure de Mr. Kegan, qu'une nombreuse progéniture emplissait de ses jeux, et la maison où la mère de Mr. Thomas Brooke vivait à Reigate, dans le Surrey. La Norwich Grammar School n'était ni un enfer ni même un bagne, mais un lieu de tristesse où l'atmosphère charriait un relent d'encre et de laine humide, où des rideaux de serge verte pendaient aux cadres de fenêtres néogothiques dont la lumière plate tombait sur des pupitres que l'ennui avait tailladés d'initiales.

Cancre de qualité, James ne prêtait nulle attention à ce qui ne le passionnait pas. Aussi, ne s'attachant qu'aux

lettres et aux arts, allait-il passer toute sa vie sans savoir compter ; quant à l'histoire, lui-même en conduirait un jour les événements. Les seules belles heures étaient celles du dimanche, quand les garçons canotaient sur la Wensum et qu'ils échangeaient des secrets sous la retombée des saules. Alors qu'il avait quatorze ans, James, revenant de vacances, apprit que, inopinément entré dans la marine, son condisciple George Western ne regagnerait plus le collège. La Norwich Grammar School sans George Western ne parut plus même concevable à James Brooke qui préféra s'enfuir. Pour rejoindre George ? En tout cas, ce fut à Reigate, chez sa grand-mère, qu'il demeura jusqu'à l'arrivée de Mr. Kegan qui s'empessa de reconduire le fugitif. Trop tard : d'une main indignée, le directeur avait déjà biffé des registres le nom du futur rajah.

Qui ne veut pas d'école n'en a nul besoin. Or, comme Mr. Thomas Brooke quittait justement l'Inde et se retirait à Bath pour consacrer ses dernières années à des lectures qui lui avaient déjà tant apporté, James, au lieu de se morfondre dans une salle d'études, allait profiter des rayonnages bien garnis et acquérir, à travers le plaisir de lire, une érudition qui fut considérable. Les grandes lignes de sa personnalité se dessinaient déjà nettement. Il émanait de lui une singulière magie qui, jointe au charme d'une franchise impulsive, désarmait toute résistance. Il était chevaleresque aussi : Walter Scott avait fait des ravages.

La Company refermant sans cesse ses anneaux sur elle-même, il était naturel que James Brooke s'engageât dans

les forces qu'elle entretenait. À seize ans, il entra donc dans le 6^e Native Infantry Regiment of the Bengal Army, obtenait deux ans plus tard son brevet de lieutenant et, envoyé à Cawnpore, se voyait nommé auxiliaire dans l'intendance, charge d'une phénoménale absurdité si l'on considère les relations de James et de l'économie. Là, entre les registres de moleskine et les barbaries de la chasse au daim, le jeune homme s'ennuyait ferme. En mars 1824, la Company était à l'origine du premier conflit birman. Puis c'était la rencontre de Rungpore, la balle birmane, le long congé de James.

Quatre ans s'étaient écoulés en parties de campagne, en mondanités – le type du dandy faisait alors son apparition –, en jeux, mais surtout en lectures. James avait acquis un solide bagage historique et géographique. Il s'apprêtait à regagner l'Inde et comptait que le voyage prendrait tout au plus les cinq derniers mois de son congé.

Un choc éveilla James en sursaut, une commotion suivie d'un long raclément puis d'une espèce de syncope dans le rythme de la *Carn Brae*. Déjà des poings martelaient la porte de la cabine.

– Mr. Brooke! Mr. Brooke! Vite, levez-vous!

Et, rauque du bout de la coursière, la voix d'un matelot :

– On va par le fond, les gars!

La *Carn Brae*, une antique frégate qui, rajeunie de force, faisait la course entre l'Angleterre et l'Inde, venait par calme plat de s'échouer sur un récif au large de l'île de

Achevé d'imprimer
ISBN



Les rajahs blancs

Gabrielle Wittkop

Cette édition électronique du livre *Les rajahs blancs*
de *Gabrielle Wittkop*
a été réalisée le 18/11/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en avril 2009 (ISBN : 9782070125784)
Code Sodis : N32194 - ISBN : 9792070285579